

## À PROPOS DU LIVRE DE LOUIS BAZIN *LES TURCS, DES MOTS, DES HOMMES*

(Études réunies par Michèle Nicolas et Gilles Veinstein, préface de James Hamilton, Bibliotheca Orientalis Hungarica XLI, Budapest, Akadémiai Kiadó et Paris, Éditions Argument, 1994, 428 p.)

---

**P**ar son enseignement et sa personnalité, Louis Bazin a plus que quiconque marqué les études turques en France.

Ce livre, qui rassemble aujourd'hui la plus grande partie de ses articles jusqu'ici dispersés, témoigne à la fois de la cohérence de l'œuvre et de sa large ouverture sur de nombreuses disciplines. C'est la raison pour laquelle *Turcica* a jugé important de demander à deux spécialistes d'en rendre compte, afin de fournir le point de vue de l'anthropologue (Altan Gokalp) et celui du linguiste (Claus Schönig).

\* \*  
\* \*

Altan GOKALP

L'anthropologie structurale qui marqua profondément l'évolution de cette discipline à partir des travaux de Claude Lévi-Strauss, a toujours entretenu des rapports complexes, marqués par la méfiance, avec la philologie. La philologie ayant partie liée avec l'histoire, la raison fondamentale de cette « réserve » de l'ethnologie serait plutôt à rechercher du côté des rapports de l'ethnologie et de l'histoire. On sait que l'ethnologie s'est constituée d'abord comme une tentative de faire l'histoire des sociétés « sans histoire », c'est-à-dire sans histoire écrite. Non sans mal toutefois : comme le relève Claude Lévi-Strauss, « Prétendre constituer un passé dont on est impuissant à atteindre l'histoire, ou vouloir faire l'histoire d'un présent sans passé, drame de l'ethnologie dans un cas, de l'ethnographie dans l'autre, tel est, en tous cas, le dilemme autour

duquel leur développement, au cours des cinquante dernières années, a trop souvent paru les acculer l'une et l'autre »<sup>1</sup>.

Cette position externe de la philologie par rapport au champ du savoir anthropologique a des racines historiques et épistémologiques plus profondes : en filigrane de la rencontre décisive de l'anthropologie structurale avec l'œuvre de Roman Jakobson et avec les progrès de la linguistique structurale, c'est Ferdinand de Saussure qui apparaît en figure de proue de l'alliance de la linguistique et de l'anthropologie, mais au détriment de la philologie. Pour Saussure, le langage est forme, non substance. Il note : « Quant à la philologie, nous sommes déjà fixés : elle est nettement distincte de la linguistique, malgré les points de contact de deux sciences et les services mutuels qu'elles se rendent »<sup>2</sup>. La philologie n'est que la seconde des trois phases successives de la science des langues : la grammaire, la philologie et la philologie comparée ou « grammaire comparée »<sup>3</sup>. Mais cette école, poursuit Saussure, « qui a eu le mérite incontestable d'ouvrir un champ nouveau et fécond, n'est pas parvenue à constituer la véritable science linguistique. Elle ne s'est jamais préoccupée de dégager la nature de son objet d'étude. Or, sans cette opération élémentaire, une science est incapable de se faire une méthode. La première erreur, qui contient en germe toutes les autres, c'est que dans ses investigations, limitées d'ailleurs aux langues indo-européennes, la grammaire comparée ne s'est jamais demandé à quoi rimaient les rapprochements qu'elle faisait, ce que signifiait les rapports qu'elle découvrait. Elle fut exclusivement comparative au lieu d'être historique »<sup>4</sup>. En effet, avec l'analyse structurale on passe à une autre démarche, à « un mode de pensée relationnel qui, rompant avec le mode de pensée substantialiste, conduit à caractériser tout élément par des relations qui l'unissent aux autres en un système, et dont il tient son sens et sa fonction »<sup>5</sup>. Trop occupée à fixer le sens vrai de mots et de symboles, la philologie reste dans un registre différent. On rappellera ici, à titre d'illustration du « philologisme » dans le domaine turc, les délires des adeptes, toujours présents, de la trop fameuse théorie du *Güneş Dil* — autour de laquelle Louis Bazin produisit ses canulars et ses calembours les plus surréalistes pour en stigmatiser les travers, au grand bonheur de ses disciples. Les épigones des dévots du *Güneş Dil* n'hésitent pas à comparer ce qu'ils croient savoir du « sumérien » avec le quetchua et le proto-mongol, pour démontrer que le kurde, c'est du turc mal parlé ; le tout à partir de deux syllabes.

Nonobstant ces obstacles réels qui tiennent souvent l'anthropologie et la philologie à distance, si l'on veut faire ce que E. Benvéniste appelle la biographie intellectuelle de la linguistique française on retrouve une

<sup>1</sup> Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1958, p. 5.

<sup>2</sup> F. de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, p. 21.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 14.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>5</sup> P. BOURDIEU, *Le sens commun*, Paris, Ed. de Minuit, 1980, p. 11.

continuité remarquable de Saussure à Antoine Meillet et à Benvéniste pour faire la généalogie du développement d'une linguistique comparative, et l'œuvre de Dumézil est là pour démontrer que l'anthropologie ne peut se passer d'une approche historique, comparative des langues, surtout lorsqu'il s'agit des civilisations, des sociétés et des cultures où l'écrit a une position centrale. La partie « anthropologique » de l'œuvre de Louis Bazin le situe dans ce portrait de famille et cette généalogie avec les Meillet, Benvéniste et Dumézil<sup>6</sup>. Et c'est ce parti pris d'érudition qui caractérise si fortement l'œuvre de Dumézil au point que « la critique anthropologique ait été (...) épargnée ou refusée à ses travaux »<sup>7</sup>. L'érudition : voilà ce qui caractérise aussi en dominante l'œuvre de Bazin, et il s'agit souvent, dans ce cas aussi, d'une érudition qui échappe à la compétence des anthropologues, à l'instar de la maîtrise de l'antiquité indo-européenne dans le cas de Dumézil.

« Naviguer » dans l'ethno-histoire et l'ethno-linguistique des Turcs anciens et nouveaux est-il interdit pour autant à ceux qui entreprennent l'ethnologie du monde turco-mongol ? Tout au contraire ! S'agissant d'une société à traditions d'écriture aussi bien sur les registres savant et populaire que religieux, littéraire, philosophique ou politique, on mesure mieux la contribution des travaux de Bazin au savoir anthropologique dans cette aire culturelle.

En effet, si l'on admet que les nomenclatures de termes de parenté recèlent un ordre social idéalisé — « Le vocabulaire des institutions indo-européennes » de E. Benvéniste en est une illustration éclatante — et qu'on observe que la quasi totalité des sociétés de l'espace turcophone contemporain ont conservé ces nomenclatures, avec des variantes phonologiques dont l'étude elle-même révèle d'autres congruences, on est vite amené à constater que parler de la parenté en Turquie sans mobiliser tout cet arrière-plan philologique reviendrait à se limiter à une pseudo-synchronie lourde d'erreurs. Exemple fréquent, pour ne prendre que celui-ci : la confusion est fréquente chez nombre d'auteurs et de chercheurs au sujet du sens et du contenu de la pratique sociale du « prix de la fiancée » : le *mehir* (terme et concept d'origine sémitique) est souvent pris comme équivalent du *kalim* ou du *başlık*, alors que dans le premier cas il s'agit d'un « douaire islamique (et non dot) » relevant du registre coranique, quand les deux autres termes désignent une prestation matrimoniale aux antipodes du *mehir*, tant dans ses origines — turques — que dans sa conception, ses finalités et ses modalités : il s'agit d'une somme donnée au père de la future épouse qui, dans l'architecture conceptuelle du système matrimonial des Turco-mongols, est un « oncle

<sup>6</sup> Je ne considérerai dans ce texte que les aspects liés à l'anthropologie.

<sup>7</sup> P. SMITH et D. SPERBER, « Mythologiques de Georges Dumézil », in *Annales E.S.C.*, 26<sup>e</sup> année, mai-juin 1971, n° 3, p. 559, et C. SCOTT LITTLETON, *The new Comparative Mythology. An anthropological assessment of the theories of Georges Dumézil*, University of California Press, 1966.

maternel = un *dayı* ». Vis-à-vis de celui-ci le patrilignage du futur marié est en position de débiteur : l'oncle maternel a « fourni » une sœur, devenue ma mère ; il est appelé à fournir une seconde femme : sa fille, qui sera mon épouse, sans que les preneurs de femmes lui aient « rendu » une ou des femmes pour celles qui ont été données en mariage. Le « prix de la fiancée » est appelé à compenser cette « dette » symbolique. Il n'a donc rien de commun avec le douaire islamique qui relève d'un autre ordre. En filigrane derrière cet exemple on devinera tout ce que les terminologies de parenté, les jeux de mots et expressions prennent comme importance pour la compréhension d'une structure.

On peut multiplier les exemples et les domaines où le travail philologique et l'érudition de L. Bazin dans cette « grammaire comparative » des langues turques ouvrent des horizons : on connaît son travail monumental sur les calendriers turcs. Comment aborder des structures profondes aussi importantes que l'espace et l'orientation sans passer par cette ethno-linguistique qui est aussi une ethno-science ?

On retrouve ainsi certains des textes résumant—un peu trop—des travaux de recherche et de séminaire (École Pratique des Hautes Études) consacrés au vocabulaire animalier (Chapitre V), à l'espace et la temporalité (Chapitre VI), où les familiers du travail de Bazin et de la turcologie française retrouveront avec délice ce voyage dans les langues, l'espace turc et l'histoire à partir d'un terme, d'un dicton ou d'une pratique rituelle. L'analyse des noms turcs et mongols de l'ours (p. 278-283), qui mettait déjà le doigt sur les rapports de cet animal « bon à penser symboliquement » avec la conception de la parenté, a trouvé un prolongement considérable, quelques années après, dans les études consacrées à cet « Autre de l'homme » qui permet de penser la prohibition de l'inceste<sup>8</sup>. Les autres analyses, comme celle qui est consacrée aux noms turcs de la chèvre ou du yak, sont de la même veine. On peut regretter toutefois que de nombreuses explorations lexicales de Bazin sur d'autres animaux et aspects du monde animal, l'usage de ces animaux dans le registre des représentations symboliques, n'aient pas été intégrées à cet ensemble, même sous forme de notes. On pense essentiellement au cheval, au chameau, au lapin et à quelques autres figures remarquables de l'univers animalier et symbolique des Turcs sur lesquels Bazin a fourni des analyses pénétrantes. Le chapitre IV, « Des hommes, des titres », envisagé dans une lecture anthropologique, comprend quelques-uns des textes qui ont fait date : sur « le nom des Petchénègues », « les mots Oguz et Türk », pour ne citer que ceux-là. Ces textes appellent toutefois une remarque d'ordre anthropologique. L'auteur est philologue, et se meut dans un système d'organisation politique et sociale dont les structures et la dynamique ont été abordées à travers des cadres qui sont plus des « placages » des catégories, concepts et idéologies d'historiens

<sup>8</sup> Voir : « L'ours, l'Autre de l'homme », *Études Mongoles et Sibériennes*. Cahier 11, 1980 et A. GOKALP, « L'Ours Anatolien, un oncle bien entreprenant », dans ce numéro spécial.

et politistes occidentaux, d'une manière qui ignore totalement les progrès de l'anthropologie politique. « L'Empire des steppes » parle à l'imagination mais c'est de « chefferies » et non d'empires ni de sociétés à État qu'il s'agit, comme le vocabulaire de l'organisation sociale et de la titulature des Oghouz l'atteste amplement. Ainsi lorsque l'auteur signale l'absence du concept turc indigène de « race » alors que le terme pseudo-turc de *ırq* le désigne (p. 213), il a raison dans son analyse philologique mais ne fait qu'évoquer « en passant » les arguments, plus convaincants, que lui aurait fourni l'ethnologie des Turco-mongols.

La même timidité vis-à-vis de l'argument anthropologique se retrouve, par exemple, dans le texte consacré à l'ethnonyme des Pétchéniègues et à l'analyse des rapports entre les termes *bacanak/baci* dont les fonctions structurales dans le domaine de l'alliance sont bien connues : le terme *bacanak* (= époux de deux sœurs) est le seul dans les systèmes turcs (avec le terme *elti* = épouse de deux frères, donc symétrique et inverse du premier) à placer les alliés en situation de réciprocité égalitaire : autrement dit, les alliés par excellence. Ce qui confirme l'hypothèse de Bazin sur les Pétchéniègues. En somme, l'ethnologue est à son affaire dans le chapitre IV, mais mieux dans les analyses lexicographiques que dans les interprétations à portée ethno-historique. Comme dans le cas d'autres chapitres, on regrette de ne pas retrouver intégrées aux ensembles thématiques traités les petites explications, si précieuses, occasionnelles, de Bazin. Il est vrai que cela aurait nécessité un travail d'édition qui aurait peut-être nui à l'aspect fini de l'ensemble.

Ouvrage dont le contenu est connu depuis des années donc, mais d'un petit nombre de spécialistes, et dont la publication sous une forme maniable était attendue depuis longtemps. Par delà le recours occasionnel et précieux à tel ou tel article-référence ou le regard à la loupe du spécialiste, c'est le parcours d'un seul tenant qui éclaire le mieux la contribution d'une œuvre : un des monuments de savoir qui ont marqué les études turques.

\* \* \*

Claus SCHÖNIG

Wenn einem noch lebenden französischen Turkologen der Ehrentitel eines „Altmeisters der Turkologie“ zukommt, dann gewiß Louis Bazin. Gemeinsam mit anderen solchen „Altmeistern“ wie Johannes Benzing, Annemarie von Gabain, Karl-Heinrich Menges und Omelian Pritsak — um nur einige Namen zu nennen — legte er spätestens seit den fünfziger Jahren die Fundamente, auf die die moderne Turkologie auch heute noch immer aufbaut. Seinen handgreiflichen Ausdruck fand diese Mitwirkung an der Grundsteinlegung einer modernen Turkologie in seinem Beitrag

über die türkmenische Sprache in dem im Jahre 1959 erschienenen ersten Band der *Philologiae Turcicae Fundamenta*<sup>9</sup>. Seine Rolle als Lehrer innerhalb Turkologie kann ebenfalls nicht hoch genug eingeschätzt werden, denn „il a formé de nombreux spécialistes français et étrangers“, wie James Hamilton ganz richtig in seinem Vorwort zu vorliegendem Band bemerkt. Es ist dehalb umso dankenswerter, daß es die beiden Herausgeber dieses Bandes unternommen haben, eine breite Auswahl aus dem Werk von Louis Bazin in einem Band zu versammeln; zusätzlicher Dank gebührt ihnen dafür, daß sie die betreffenden Werke nicht in starrer chronologischer Reihenfolge angeordnet haben, sondern in sieben thematischen Blöcken zur Publikation vorbereitet haben, wobei sie mit Sachverstand auch innerhalb dieser thematischen Blöcke inhaltlichen statt chronologischen Ordnungsprinzipien den Vorzug gegeben haben. Was die allgemeine Gestaltung des Werkes angeht ist lediglich zu bedauern, daß sie auf die Beifügung einer Gesamtbibliographie verzichtet haben, selbst wenn diese an anderer Stelle publiziert vorliegt.

Der erste thematische Block aus dem breiten Oeuvre Bazins ist „Fragments et inscriptions“ betitelt (S. 3-62). Hier finden wir unter anderem den Versuch, den noch immer nicht eindeutig entzifferten „Zauberspruch“, der angeblich in der Sprache der Xiung-nu abgefaßt sein soll, zu lesen (S. 3-11). Auch wenn man einzelnen Deutungen sehr kritisch gegenüberstehen muß—etwa der Interpretation zweier chinesischer Zeichen als Imperativsuffix *-qan*—, ist die Bazin'sche Lesung auch heute noch von bleibendem Wert und mehr als anregend, besonders da sie auch versucht, die Betonungsverhältnisse zu berücksichtigen. Hinweisen möchte ich hier auch noch auf die Bearbeitung der *Altin Köl II*-Inscription (S. 24-32). Er ist nicht nur als philologisches Produkt bemerkenswert, sondern verdient auch unter historischen Gesichtspunkten Beachtung. Und folgende Bemerkung des Autors zu den alten Kirgisen kann auch noch heute nicht oft genug wiederholt (und in die verschiedensten Sprachen aus dem doch mehr und mehr unzugänglich werdenden Deutsch übersetzt) werden: „Wollte man die Kirgisen aus der türkischen Gesellschaft ausschließen mit dem Einwand, daß ihr durchschnittlicher physischer Typus „nordisch“ gewesen sei, so würde man einen fundamentalen Wertungsfehler für den Begriffsinhalt des Terminus 'türkisch' begehen. Dieser bezeichnet nämlich generell eine ganz bestimmte Sprache und Kultur, ohne in historischer Zeit jemals irgendeiner anthropologischen Einheit entsprochen zu haben“ (S. 28). Daß diesem ersten Block die Bearbeitung eines altaitürkischen Fragmentes (S. 51-61) zugefügt ist, mag bei seinem sonstigen hauptsächlich alttürkischen Bestand verwundern, jedoch wäre sie thematisch in keinen anderen Abschnitt einfügbar gewesen.

<sup>9</sup> BAZIN, Louis, Le Turkmène.—*Philologiae Turcicae Fundamenta*. Bd. I. Ed. Jean Deny e.a. Wiesbaden 1959, 308-317.

Im zweiten thematischen Block „Structures linguistiques“ (S. 65-119) finden wir zunächst einen grundlegenden Artikel zum Problem doppelter Konsonanten und ihrer Notation im Alttürkischen (S. 65-70). Bazins Überlegungen zur Möglichkeit von Vokalwechsellern im Türkischen (S. 71-75) sind heute noch genauso lesenswert wie seine Bemerkungen zur Vorkommenshäufigkeit von Vokalen im Türkischen (S. 76-81). Mit einiger Skepsis sind dagegen die Bazin'schen Artikel über die „Verbal-klassen“ des Türkischen (S. 82-97) sowie Fragen der Diathese, des Modus und des Aspekts (S. 98-107)—und in Verbindung mit letzterem den über „Konstativität“ im Türkischen Bulgariens (S. 108-115)—zu lesen. Hier hat die Forschung in den letzten Jahren besonders durch das Schaffen von Lars Johanson erhebliche Fortschritte gemacht, die unser Autor in seinen Artikeln nicht diskutiert. Bei der großen Breite von Bazins Arbeitsgebiet verwundert es auch nicht, einen Artikel über syntaktische Verhältnisse im Türkischen—einem noch immer stiefmütterlich behandelten Gebiet—vorzufinden (S. 119-125).

Im dritten thematischen Block sind Bazins „Études lexicales“ zusammengestellt. Neben solchen „Klassikern“ wie seinen Artikeln über die Bezeichnungen von „formules propitiatoires et genres oraux traditionnels“ (S. 129-141) und den noch immer lesenswerten Bemerkungen zu den türkischen Bezeichnungen für „Gold“ (S. 150-163) finden wir hier auch Arbeiten zu Ausrufen in Anatolien (S. 142-149) oder zum türkischen Wortschatz bei Kartenspielen (S. 167-170).

Unter der Überschrift „Des hommes, des titres“ (S. 171-262) finden wir etliche Artikel aus dem Arbeitsfeld, für dessen Bestellung Bazin zu Recht bekannt geworden ist. Seien es seine Notizen zu Volksnamen wie „Oguz“ und „Türk“ (S. 173-179) sowie „Päčänäg“ (204-212), seine Überlegungen zur Herkunft der Chasaren (S. 193-203) oder die Erörterungen zum Namen „Qorqut“ (S. 180-186) oder zum Titel „Čavuš“ (S. 233-243) (um nur einige Themen zu benennen), stets wird der Leser mit anregenden Überlegungen konfrontiert, selbst wenn die laufende Forschung in der Zwischenzeit neue Fakten zutage gefördert hat.

Seine organische Fortsetzung auf anderem semantischem Feld findet das voranstehende Kapitel im folgenden „Vocabulaire animalier“ (S. 263-295) betitelten Abschnitt, in dem Beiträge des Autors zur Herkunft verschiedener Tierbezeichnungen—nicht nur bei den Türken, sondern meist auch bei den Mongolen—zusammengestellt sind. Behandelt werden unter anderem die Ziege (S. 265-270), der Yak (S. 271-277), der Bär (S. 278-283), das Murmeltier (S. 284-286), die Entenart *anγirt* (S. 287-291) und der Adler (S. 292-295). Auch hier würde es zu weit führen, die Artikel im Einzelnen zu besprechen, im Zusammenhang mit dem Artikel über die Bezeichnungen für „Ziege“ sei aber auf folgendes hingewiesen: Ob es sich bei Formen wie *yımayan* wirklich um eine sekundäre Form eines ursprünglichen \**ımayan* mit prothetischem *y-* handelt, oder ob nicht die *y-*anlautende Form die ältere ist (wenn auch nicht ältest-belegt), sollte m.E. einstweilen dahingestellt bleiben. Selbst wenn die

prothetische Form sekundär sein sollte, sollte man für die burjatische Form *namān* < \**nīmayan* nicht einfach von einem prothetischen *n-* sprechen, sondern vielmehr darauf hinweisen, daß auch diese Form auf ein \**yīmayan* zurückführbar ist, wandelt sich doch anlautendes \**y-* in manchen Sprachen des südsibirischen Raumes in *n-*, wenn ein Nasal im Wort (an der ersten Silbengrenze) folgt.

Einem wirklichen Spezialgebiet von Louis Bazin ist das Kapitel „Dans le temps et dans l'espace. Astrologie et mesure du temps“ (S. 297-351) gewidmet. Die Verdienste, die sich unser Autor gerade auf diesem Gebiet erworben hat, machen jede weitere Kommentierung überflüssig.

Kommen wir zum letzten thematischen Block, „Moments de la vie d'une langue“ (S. 353-421). Auch hier zeigen die Themen der Kapitel — von Problemen der türkisch-mongolischen Sprachbeziehungen (S. 355-361 bzw. 362-383) über *Kāšġārī* (S. 384-392) bis hin zu Fragen der Sprachreform in der Türkei (S. 393-413) und dem Verhältnis von Atatürk zur französischen Turkologie (S. 414-421)—die enorme Spannweite, die Louis Bazin zu überbrücken versteht. Daß er beim Thema „*turc* Ø ou *y-* / *mongol n-* ou rarement Ø“ (S. 377) das bereits oben besprochene tü. *imġa* 'Ziege', mo. *nimagan* 'id.' mit Fällen wie tü. *yüz* 'Gesicht', mo. *ni'ur* 'id.' zusammenstellt, erscheint allerdings problematisch. Verständlich, wenn auch für die türkische Standardsprache nicht korrekt, ist seine Wiedergabe des Lautwertes von *ġ* in velaren Wörtern mit *γ*—denn wie sonst sollte man diesen problematischen Laut, der in der modernen Aussprache ja mitunter ganz verschwindet, bezeichnen?

Zu begrüßen ist es, daß die Herausgeber dem Autor die Möglichkeit geboten haben, in einem „Postface“ (S. 422-425) einige Kommentare zu seinen abgedruckten Artikeln nachzuschicken. Der Band endet mit der Bibliographie der abgedruckten Artikel (S. 426-428).

Der Wert des vorliegenden Werkes besteht darin, einer interessierten Leserschaft die Zeugnisse des Schaffens eines bedeutenden Turkologen in ansprechender und übersichtlicher Form zu versammeln. Dies ist um so wichtiger, da die Zusammenstellung seiner Werke hilft, das gesamt-turkologische und „altaistische“ Konzept Louis Bazins zu verdeutlichen—in einer Zeit, in der solche Fragestellungen zugunsten durchaus notwendiger mehr auf einzelne Sprachen konzentrierter Forschungen ins Hintertreffen zu geraten drohen. Nebenbei zeigt die Sammlung auch, daß bei aller Dominanz des Englischen in der internationalen Wissenschaftslandschaft gerade in der Turkologie ein sinnvolles Arbeiten ohne Kenntnisse des Französischen (wie auch des von Louis Bazin ausgezeichnet beherrschten Deutschen)—ganz zu schweigen vom Russischen—nicht möglich ist.